

LETTRE VIII.

Au Prélat CERATI.

JE ne vous pardonne point de priver le Public d'une multitude d'anecdotes qui vous sont familières, & dont la collection seroit extrêmement intéressante : désormais quand je vous verrai, j'aurai mon crayon, & j'écrirai. Que deviendroient les sciences, si tous les Savans suivoient votre plan ? La conversation seroit brillante; mais de lecture il n'y en auroit point.

Monsignor Cerati devoit penser qu'il n'est utile lorsqu'il parle, qu'à ceux qui l'environnent, & qu'il rendroit service s'il écrivoit aux personnes les plus éloignées. Un bon livre devient le patrimoine

de tout le monde; il est entre les mains du Russe, comme entre celles de l'Italien. Le Pape devoit vous obliger, sous peine d'excommunication, à manifester par le moyen de l'impression, tout ce que vous dérobez à la connoissance du Public. Mais peut-être, ayant vu les Nations étrangères, ne seriez-vous plus si Ultramontain, & penseriez-vous qu'on peut éluder le jugement d'un Décret Romain ? *Il a beaucoup vu*, me disoit dernièrement le Cardinal Porto Carrero, en me parlant de vous, *beaucoup lu, tout retenu; mais cela ne nous servira de rien, parce qu'il emportera dans l'autre monde sa science avec lui: andera tutto intiero nell' altra vita.*

On n'a que trop écrit; & j'en

gémis, quand je repasse en moi-même toutes les productions que le libertinage d'esprit enfanta; mais on n'aura jamais assez écrit, quand il sera question des excellentes choses que vous savez. Pour moi je veux faire imprimer qu'on ne peut trop vous admirer, & trop vous répéter combien j'ai l'honneur d'être votre, &c.



 LETTRE IX.

Au Marquis CLERICI, Milanois.

M. LE MARQUIS,

Permettez-moi de vous exposer que le nommé Jacques Piovi est dans la dernière des misères. Je ne vous dirai pas qu'il est Soldat du Pape, ce seroit un pauvre titre de recommandation auprès d'un Militaire Autrichien; mais je vous rappellerai qu'il a six enfans; qu'il garde le lit depuis neuf mois; qu'enfin il est votre filleul.

La générosité qui vous caractérise singulièrement, & qui ne cherche que les occasions de donner, a ici un beau champ pour se contenter. Si vous étiez une de

ces ames ordinaires, qui n'obligent qu'à regret, je ne m'aviferois pas de vous importuner. Je n'aime pas à arracher des bienfaits; j'aime qu'ils coulent de source, & qu'ils aient pour principe la magnanimité.

J'entrevois cette Lettre parmi celles que tant de Militaires vous écrivent journellement, comme une bigarrure qui vous amusera: la signature du *Frere Ganganelli* ne peut avoir de mérite à vos yeux, qu'autant qu'elle se trouve au bas du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très, &c.

A Rome, ce 9 Septembre 1748.



 LETTRE X.

A Madame ***.

MADAME,

La vraie dévotion ne consiste; ni dans un air négligé, ni dans un habit brun. La plupart des dévotes s'imaginent, & je ne fais pourquoi, que les couleurs obscures plaisent davantage aux esprits célestes, que les couleurs vives. Cependant on nous peint toujours les Anges en blanc, ou en bleu. Je n'aime point la piété qui s'affiche: la modestie ne dépend point d'une couleur; il suffit qu'on ait de la décence dans ses habits & dans son maintien, pour être comme on doit être.

Observez d'ailleurs que si quelque femme médite dans une assem-

blée, paroît acariâtre, en colere contre le genre humain, c'est ordinairement celle qui est en brun. La singularité s'allie si peu avec la vraie dévotion, qu'il nous est ordonné dans l'Evangile de laver notre visage lorsque nous jeûnons, afin de n'être pas remarqués.

Ainsi je suis d'avis, Madame, que vous ne changiez rien à la forme & à la couleur de vos habits. Que votre cœur soit à Dieu, que toutes vos actions se rapportent à lui; & voilà le point capital.

Le monde n'auroit pas tant badiné la dévotion, si les dévots n'y avoient donné lieu. Presque toujours d'un zele amer, ils ne sont contents que d'eux-mêmes; & ils voudroient que chacun s'affervît à leurs bizarreries, parce qu'ils

n'ont qu'une piété d'humeur.

Toute personne vraiment pieuse, est patiente, douce, humble; ne soupçonne point le mal, ne s'aigrit jamais, & cache les défauts du prochain lorsqu'elle ne peut les excuser. Toute personne vraiment pieuse rit avec ceux qui rient, pleure avec ceux qui pleurent, conformément à l'avis de S. Paul, & n'est sage qu'avec sobriété, parce qu'il faut de la tempérance en toutes choses.

Enfin la vraie dévotion est la charité, & sans elle tout ce qu'on fait est absolument inutile pour le salut. Les faux dévots ne font guere moins de mal à la Religion que les impies mêmes. Toujours prêts à s'enflammer contre ce qui ne s'accorde, ni avec leurs

opinions, ni avec leur humeur; ils ont un zèle inquiet, impétueux, persécutant, & ils sont ordinairement fanatiques ou superstitieux, hypocrites ou ignorans. Jesus-Christ ne les épargne pas dans l'Évangile, pour nous apprendre à nous en méfier.

Quand vous sentirez, Madame, qu'il n'y a ni rancune dans votre cœur, ni hauteur dans votre esprit, ni singularité dans vos actions, que vous observez enfin les préceptes de Dieu & de l'Église sans affectation, sans minutie; alors vous pourrez croire que vous êtes réellement dans la voie du salut.

Sur-tout rendez vos domestiques heureux, en vous abstenant de les tourmenter. Ce sont d'autres

nous-mêmes, & il faut continuellement alléger leur joug. Le moyen d'être bien servi, c'est d'avoir toujours un visage serein : la vraie piété conserve en tout temps le même calme & la même tranquillité, tandis que la fausse dévotion varie à tout instant.

Entretenez vos nieces selon leur condition, & n'exigez pas d'elles qu'elles fassent précisément tout ce que vous ferez, parce que vous avez un attrait particulier pour la mortification.

Cet article demanderoit une Lettre entière. On dégoûte souvent les jeunes personnes de la piété, par la raison qu'on leur demande une trop grande perfection, & l'on se lasse soi-même des œuvres de pénitence, lorsqu'on ne fait pas se

modérer. La vie commune est la plus sûre, quoiqu'elle ne soit pas la plus parfaite : c'est un parti violent que de vouloir vous interdire toute visite & tout délassement. Prenez garde que votre Directeur ne soit trop mystique, & que sa direction ne finisse par vous rendre scrupuleuse, plutôt que bonne Chrétienne.

Faut-il donc tant se tourmenter pour embrasser la piété? La Religion nous apprend ce qu'on doit croire, ce qu'on doit pratiquer; & il n'y aura jamais un meilleur Directeur que l'Evangile. Mêlez la solitude à la société; & faites-vous des connoissances qui ne vous jettent, ni dans la mélancolie, ni dans la dissipation.

Variez vos lectures. Il y en a

de récréatives, qu'on peut faire succéder à celles qui sont sérieuses. S. Paul, en nous donnant des règles pour converser décemment, nous permet de dire des choses qui soient riantes & gracieuses, *quæcumque amabilia*.

On serviroit Dieu en esclave; si on s'imaginoit toujours pécher. Le joug du Seigneur est le plus doux & le plus léger. Aimez Dieu, dit S. Augustin, & faites ce que vous voudrez; parce qu'alors vous ne ferez rien qui ne lui soit agréable, & vous agirez à son égard, comme un fils envers un père qu'il chérit.

Sur-tout aimez les pauvres; d'autant mieux que vous êtes en état de les secourir. La Religion a pour piédestal l'humanité; & si

l'on n'est pas charitable, on n'est pas Chrétien.

Je ne vous conseille nullement de donner aux Communautés ; outre qu'elles ne manqueront pas, il n'est pas juste d'appauvrir les familles pour les enrichir. On ne cesse de crier contre la rapacité des Moines ; & il ne faut pas donner lieu aux gens du monde de faire de nouvelles plaintes à ce sujet. Notre richesse doit être notre réputation ; & elle doit être fondée sur le désintéressement & sur la pratique de toutes les vertus.

Quoiqu'ami de mon état, je n'engagerai jamais personne à nous faire des largesses, ni personne à se faire Religieux : je crains de donner lieu aux reproches & au repentir, comme je craindrois de
vous

vous ennuyer, si je prolongeais davantage cette épître, qui n'a d'autre mérite à mes yeux, que l'avantage qu'elle me procure de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

A Rome, ce 2 Janvier 1749.



LÉTTRE XI.

*Au Révérend Pere***, Religieux
Franciscain.*

J'AI griffonné, mon cher ami, pendant trois jours consécutifs, tout ce que vous paroissez desirer: j'ai tâché de mettre dans ce discours, & du pathétique & du sublime, & du simple, & du tempéré; desorte qu'il y aura pour contenter les différens goûts. Il faudra vous appliquer à bien l'apprendre & à bien le déclamer, non seulement pour vous-même mais pour l'auditoire, qui sera très-nombreux & très-bien composé.

Ce petit ouvrage se ressentira de la précipitation; mais il en aura plus de feu. Mon imagination

s'allume comme un volcan, quand je suis extrêmement pressé: j'appelle à moi toutes mes idées, toutes mes pensées, toutes mes perceptions, tous mes sentimens, & cela bouillonne dans ma tête & sur le papier, d'une manière surprenante.

Malgré toute la chaleur que vous trouverez dans cette production, j'y ai mis de l'ordre autant que j'ai pu. Je serai content si vous l'êtes, & je le desire ardemment.

La guerre est plus allumée que jamais; on me l'écrit de la Flandre, où les forteresses tombent, comme les tuiles au moment d'une tempête. Dieu veuille que les François soient toujours vainqueurs: vous savez combien j'aime cette nation, & combien je m'intéresse à ses succès. Mon existence est man-

quée : je devois réellement naître en France ; & c'est la tournure de mon esprit & de mon cœur qui me le fait juger.

Ne dites à personne que vous avez reçu de mes nouvelles. Les Moines sont fins, & ils pourroient deviner que votre discours vient de moi, si vous me rappelliez dans leur souvenir.

Je suis toujours au sein de mes pensées, qui se partagent, ou qui se resserrent selon le travail que la Providence m'impose, & que la circonstance fait naître : ma journée est souvent un cahos auquel je ne conçois rien. Il me faut passer successivement d'une besogne à une autre ; & ce sont des disparates plus diffeubles que le blanc & le noir, que la lumière &

la nuit. Je me jette après cela dans le tourbillon de mes confreres, parlant & riant *ab hoc & ab hac*, parce que j'en ai besoin, pour reprendre un nouvel être, tant je suis excédé. Je laisse souvent les anciens pour discourir avec les jeunes gens, & nous badinons à la maniere des enfans. C'est la meilleure maniere de s'amuser, quand on quitte une étude profonde, & c'étoit la méthode du célèbre Muratori.

Adieu : aimez - moi parce que vous le devez, puisque je suis comme j'ai été, & comme je serai toujours, votre meilleur ami.

Au Couvent des SS. Apôtres.

